

Les Encantats ou le rêve de Jean Pierre

Randonnée dans le Pyrénées espagnoles du 10 au 16 Février 2001

*Depuis le temps qu'il en rêvait
Des Encantats et de ses sommets...*

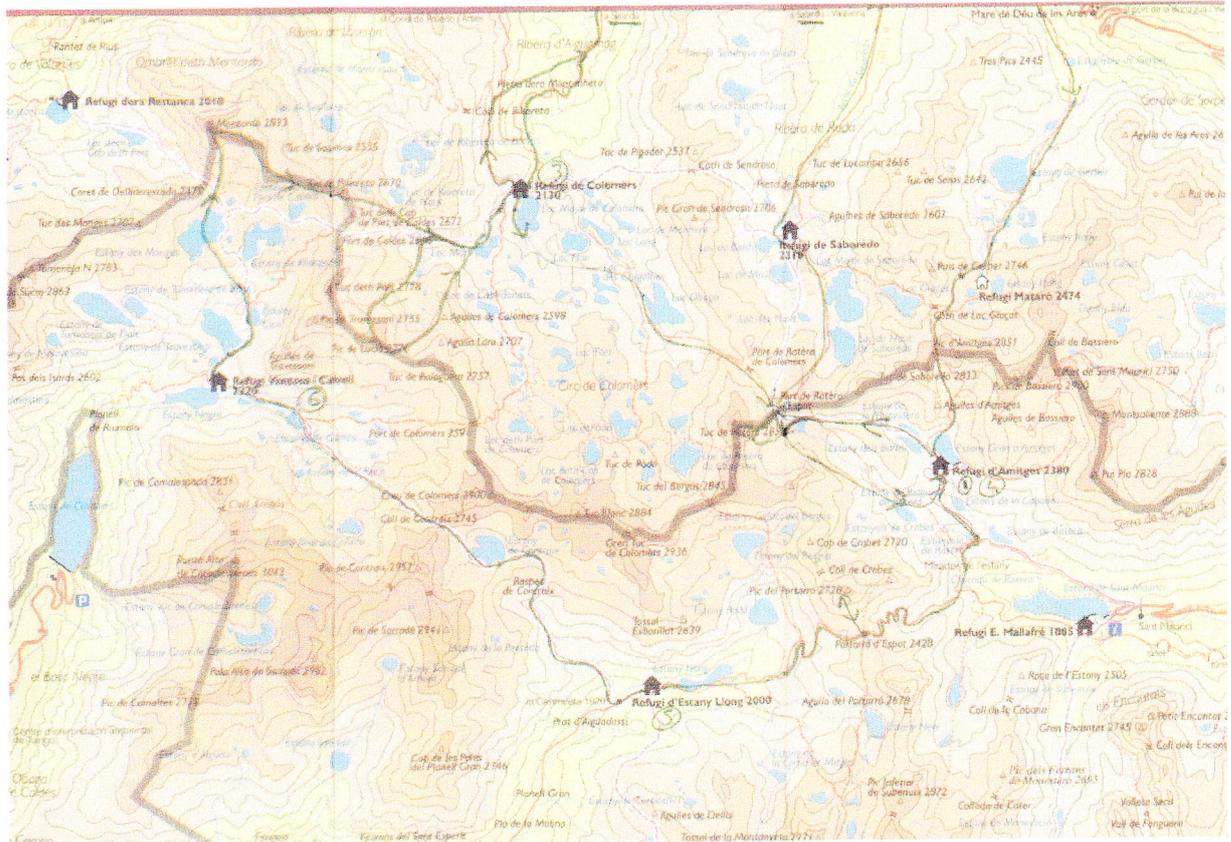
La première fois que nous avons vu le « toubib », c'était il y a longtemps. Il ne nous avait pas initiés tout de suite aux charmes de la médecine douce, mais il nous avait déjà parlé de ce massif des Pyrénées espagnoles, de ses plateaux et de ses lacs. Alors, pour lui faire plaisir, nous avons accepté de l'accompagner dans ce périple. A tout seigneur, tout honneur, c'est lui qui nous accueille à Luchon le Vendredi 9 février 2001, dans sa maison de famille. Et déjà, nous comprenons que cette semaine tiendra ses promesses : il faut dire qu'il ne lésine pas, le toubib : excellent vin blanc en apéritif, succulent repas terminé par une magnifique tarte Tatin que nous a cuisinée sa charmante femme, Nicole. Et nous découvrons quelques petits secrets de ce grand cachottier : son talent du bricolage, qui lui a permis de réparer une prise électrique, bien que ce soit une "affaire de spécialiste", et son goût du jardinage qui lui fait cultiver ses 10 mètres carré de potager : décidément, Jean Pierre, quel éclectisme !!!

Cette semaine, nous sortirons en formation légèrement modifiée : Patrick n'a pas pu nous rejoindre, nous faisons la connaissance d'un ami de Jean Pierre, et néanmoins architecte de sa maison d'Arcachon : Philippe. Michel a accepté de laisser son vélo quelques jours, Max a mis son bateau au mouillage, Bernard a fait le trajet Paris les Pyrénées en train pour une fois (il a plutôt l'habitude de le faire à pied et de pousser jusqu'à Saint Jacques de Compostelle). André se devait de venir puisque c'est lui qui nous a fait découvrir les Pyrénées l'hiver, et finalement, c'est un voisin. Quant au second parisien qui écrit ces lignes, il va encore tenter sa chance, peut-être trouvera-t-il une plaque de neige au soleil...

Notre ami Max, se trouvant certainement trop beau a décidé de se faire une petite coquetterie : il s'est entaillé le front sur le coffre de la voiture de Michel, histoire de voir si celui-ci était capable de soigner une blessure superficielle : un exercice d'autonomie, en quelque sorte. De fait le cycliste lui a fait un joli pansement, bien solide et bien large : il n'aura pas froid au front le Max...



Dans la soirée, nous faisons la connaissance du personnage central de notre aventure future : le guide François. C'est un gars du coin, il connaît les Pyrénées comme sa poche, et, de plus parle l'espagnol, ce qui n'est pas un luxe vu notre talent collectif à parler les langues étrangères... Un autre personnage nous a également rejoint : c'est Georges, rhumatologue à Luchon, qui se repose pendant la saison d'hiver et aura donc tout le loisir de nous accompagner, au moins les premiers jours de notre randonnée : nous ne le regretterons pas...



Samedi 10 février

Montée : 845 m. Descente : 425 m

Nous avons rendez vous à Berost avec les skieurs du « Pyrénées Club de France », association de Toulouse, que François encadre régulièrement. Du coup, un deuxième guide nous accompagne, car nous sommes tout de même assez nombreux. Les deux premiers jours sont organisés en commun avec eux. Nous montons en voiture au col de Boneiga en traversant la station de Baqueira. Les habitations, récentes pour la plus part sont toutes habillées de pierres de taille, l'ensemble a une grande unité et garde un cachet montagnard : c'est vraiment beaucoup mieux que ces grandes barres de béton qui défigurent certaines stations des Alpes. Nous laissons les voitures deux kilomètres après le col. Le temps est comme l'avait annoncé la météo : beau et assez chaud. Mais en montant au col d'Amitge, ça se gâte, nous finissons dans le brouillard total et devons même mettre les crampons dans des conditions pas trop faciles : ce n'est pas l'Everest, mais quand même, et, prudents, nous renonçons au pic d'Amitge.

Depuis la route, un chien nous a suivis : il a un beau poil blanc, assez long pour que s'y accrochent des glaçons et une grande gueule, assez habile pour que s'y engloutisse une joli morceau de viande dont nos amis de Toulouse espéraient faire quelques sandwiches : notre mascotte d'un (ou plutôt de deux) jour s'appelle Flocc, mais il ne s'est pas fait que des amis au cours de cette première étape. La descente du col est un peu verglacée, et nous atteignons le refuge à 7h 20 du soir. On nous avait promis un

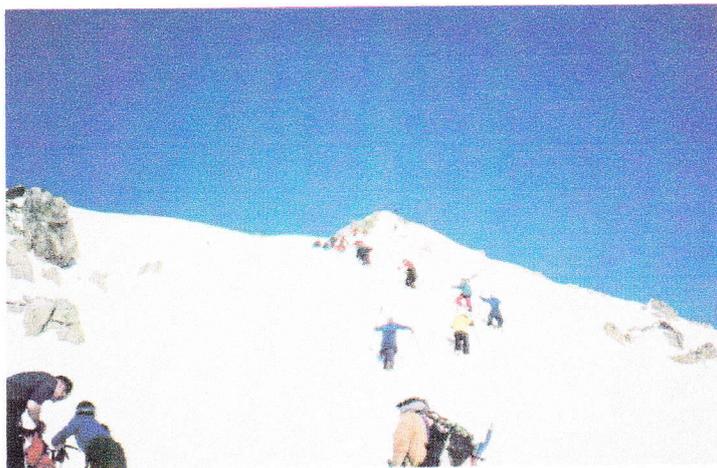


refuge trois étoiles, et ne sommes pas déçus : la salle commune est spacieuse, la nourriture est bonne, il y a des toilettes chauffées et des douches. Notre appréciation aurait été parfaite si nous n'y avions pas dormi, ou du moins essayé d'y dormir : disons que nous nous sommes allongés sur les lits du dortoir non chauffé, situé sous la terrasse. Et ceux qui oublient la chape d'humidité qui nous recouvre, ou qui ne s'aperçoivent pas que notre unique couverture en est franchement mouillée, ou ceux qui ont deux couvertures, ou le chien, ceux là arrivent à dormir : les autres s'occupent en comptant les ronfleurs (recrutés exclusivement dans la première catégorie), ou attrapent un bon rhume, comme Max.

Dimanche 11 février

Montée : 590 m. Descente : 1370 m

Pendant la nuit, le temps s'est levé et il fait très beau, même un peu chaud. Nous montons au pic de Ratera. Une courte traversée précède une petite descente, puis nous montons régulièrement au col de Ratera. Le chien nous suit toujours, mais il a les pattes légèrement blessées : dans les traversées, pour éviter de glisser, il se met en amont d'un skieur et avance en s'appuyant sur ses mollets. A d'autres moments, le voici dans la trace, refusant de s'engager, ou humant l'air par plaisir, ou flairant quelque bête ; et la colonne s'arrête car nous hésitons à lui donner du bâton, par peur des représailles : après tout, il nous a déjà bouloché notre déjeuner d'hier ! Michel a perdu ses couteaux : il a dû se douter qu'à ce point du récit, on aurait encore peu parlé de lui, et il a décidé de rectifier la situation : l'année passée, il nous avait fait le coup du ARVA d'entrée de jeu ; c'était plus tôt, mais moins sérieux, car il l'avait retrouvé en dix minutes. Cette année, il a tardé, mais c'est définitif : ses couteaux sont bel et bien perdus.



Nous montons au pic proprement dit avec les crampons. Quelques uns ont mis les skis sur l'épaule : ils ont le plaisir de faire une dizaine de virages sur une belle pente en bonne condition pour la descente du pic. Nous nous regroupons au col pour la pique nique. La descente se fait dans une neige changeante, parfois bonne, parfois cassante : les baignoires marquent notre passage, il faut bien que la montagne se souvienne de nous Nous passons le petit refuge

de Saboredo et regagnons la route à Baqueira. Après avoir récupéré nos voitures et salué nos amis de Toulouse, nous gagnons Salardu où nous attend le refuge de ce soir. Michel fonce à Viellha acheter des couteaux, histoire de faire marcher les commerces espagnols...

Lundi 12 février

Montée : 1030 m. Descente : 560 m

Bye bye les toulousains, le week-end est fini, vous pouvez intégrer vos bureaux, et la neige appartient aux vacanciers : petite vengeance qu'il nous faudra déguster, car eux, les Toulousains pourront revenir tous les dimanches, alors que certains Parisiens ne

verront dans huit jours que quelques vagues collines ornées d'inesthétiques pylônes...

En attendant, nous voilà sur la route de Bérest, puis nous gagnons les bains de Trados ; il y a ici un petit hôtel qui dégage la route avec son chasse neige personnel. Nous laissons les voitures et chaussons les skis. Curieusement, Jean Pierre est un des premiers à être fin prêt : il frétille d'impatience, car nous allons passer près des bains chauds, et il espère secrètement voir apparaître quelque naïade, vêtue d'un halo de vapeur... malheureusement, nous ne voyons même pas une fumerolle... Le chemin est assez court pour monter au refuge de Colomers, et nous en profitons pour faire un exercice de ARVA dans une clairière ensoleillée. Au moment de repartir, on s'aperçoit que le ARVA du toubib manque à l'appel. Tout le monde se met à le chercher, sauf bien sûr le principal intéressé qui ne va tout de même pas se départir de son flegme pour si peu, et risquer de dérégler sa bien



aimée « horloge biologique », que nous lui souhaitons programmée pour 120 ans ! Nous arrivons assez tôt au refuge pour y déjeuner d'une soupe et d'une omelette. Le temps est magnifique, et le bonheur est parfait, sauf pour Michel qui remarque que les bâtons de Max projettent une légère ombre sur ses peaux de phoque, les empêchant de sécher complètement et voilant sa béatitude printanière...



L'après-midi, nous montons au pic de Luccia. Nous devons mettre les crampons pour les derniers mètres. Du sommet, la vue est magnifique. Pour la descente, la neige est cassante, ce qui est dommage car la première pente est très belle : assez raide, mais pas trop, assez large. J'ai mal enclenché la position descente de mes fixations et du coup, j'essaye involontairement le télémark, mais n'arrive qu'à faire des marques (sans télé) et un beau plongeon sous l'oeil amusé de Michel qui semble ne pas avoir oublié certaine chute que je lui fis faire l'an passé et dont son épaule garde un souvenir aussi ému que meurtri...

Le soir, le refuge de Colomers nous offre ses traditionnelles truites, et la conversation s'engage sur la médecine : à Michel qui lui apprend que son père de 84 ans n'a jamais vu un rhumatologue, Georges répond qu'est ce que c'est vers ces âges qu'il « recrute » ! Jean Pierre s'enquière de diététique auprès de

Michel, et pour la mise en pratique s'en remet plutôt à Georges qui trouve son génépi bien indiqué !



Mardi 13 février

Montée : 1100 m. Descente : 815 m

Avec nos deux toubibs, notre randonnée pourrait prendre des allures de convoi sanitaire, car l'humidité de la première nuit a fait ses effets et les tubes d'aspirine et autres médicaments sont sortis des troussees de toilette. D'autant que le temps s'est gâté dans la nuit, et un vent important nous accueille au col de Ratera où nous montons en premier. Sur le versant sud, il fait beau, nous redescendons donc déjeuner sous des pins crochet, face au pics des Encantats (qui donnent leur nom au massif). Nous rejoignons le refuge d'Amidge, et, comme il est assez tôt nous essayons de monter dans un vallon des environs, mais renonçons à cause du temps qui s'est franchement gâté. La descente n'est même pas agréable tellement la neige est pourrie ! De retour au chalet, Bernard prononce le mot du jour en découvrant « qu'un vin chaud, c'est bien bon, même froid ».

Le repas du soir est copieux, comme d'habitude. La conversation sur la diététique reprend, car Jean Pierre est tenté, bien qu'il souhaite pouvoir continuer le cigare, le Gewurtz Traminer et la daube. Michel, qui voit en lui un adepte potentiel le rassure en minimisant les rigueurs du régime ; mais, lui, ne prend pas de viande et évite le vin rouge que Georges lui conseille de « mâcher ». François, en bon guide sait agrémente les soirées montagnardes. Il sort de sa poche une petite fiole ou « chopette » de gènepi. Nous en apprécions tous le contenu à sa juste valeur, mais André s'intéresse à la fiole elle même, car il apprend qu'il s'agit d'un cadeau d'abonnement à la revue « Pyrénées magazine », cadeau auquel, il n'a pas eu droit, lui André Isnard, pionnier des lecteurs, vétéran des abonnés, fidèle parmi les fidèles, acheteur sans interruption depuis le numéro zéro ; décidément, la justice n'est pas de ce monde, pauvre André ! Georges nous raconte l'histoire d'un de ses amis, ancien champion de saut à ski : il avait continué à faire du ski et de la randonnée avec du matériel datant de son époque glorieuse, mais le temps avait « passé ». Jusqu'au jour où il arriva bon dernier en haut d'un sommet, tellement son matériel obsolète le désavantageait. Il acheta alors du matériel tout neuf, retrouvant par ce biais une deuxième jeunesse. Mais Georges n'arriva jamais à lui faire dire dans son montage diapo que « les jeunes filles le regardaient à nouveau », car de son point de vue ce succès n'avait jamais connu d'éclipse, et n'en connaîtrait certainement jamais... Nous dormons dans un dortoir beaucoup moins humide que celui du samedi précédent : ce n'est pas difficile.

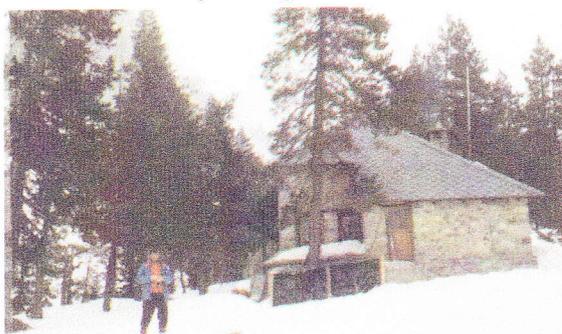
Mercredi 14 février

Montée : 600 m. Descente : 1095 m

Au réveil, comme tous les matins, chacun vaque à ses occupations ; ranger son sac, sortir quelques vivres de course pour les avoir sous la main en cas de « fringale », remplir sa gourde, choisir les bons vêtements en fonction de la météo réelle ou escomptée. André est penché sur le bouchon de sa gourde et le niveau sonore aussi bien que l'audace sémantique de ses « auto engueulades » nous laissent présager un problème majeur. De fait, le joint du bouchon de sa gourde est sorti de son logement, et tout laisse à penser que parmi les dizaines de milliers d'utilisateurs de cet ustensile finalement assez simple, il est le seul à subir un sort aussi funeste, le privant de la qualité première attendue d'une gourde : son étanchéité. Ce que reconnaît notre André, dans sa grande sagacité, qui

conclut : « ça n'arrive qu'à moi ! ». André s'acharne 20 minutes, Michel s'y colle 10 minutes ; je me contente d'un petit essai de trois minutes. Ce maudit joint ne veut décidément pas rentrer à la niche ! Devinez qui nous sauve en inventant un joint en élastoplaste ? et oui, ça commence par un M est ça finit par un X, et ça sait à peu près tout réparer : c'est pas dur à trouver non ?

La météo nous avait prédit une tempête, mais il fait presque beau. Le plafond est assez haut, un petit duvet de flocons de neige nous enveloppe néanmoins au moment du départ. Nous partons en traversée au dessus du lac de San Mauricio. Nous devons mettre les skis sur le sac pour franchir une petite difficulté, mais à part ça, la montée est facile. Nous rencontrons nos premiers isards. Au col du Portaro, nous posons les sacs et montons faire le sommet du même nom. Cela fait une belle pente du 30, 35° sur la fin. La neige est dure, mais pas glacée et les couteaux rentrent bien. Du sommet la vue « embrasse tout le parc d'Aiguës Tortes », comme on dit dans les guides. La descente est magnifique, rien que du virage enchaîné sur une pente soutenue et régulière ! Après avoir repris les sacs, nous nous engageons plein sud en direction du lac d'Estany Long. La descente est variée, les pentes succèdent aux petits goulets et



passages dans les pins. Il faut tout de même chercher le bon tracé, car dans les creux, le terrain peut devenir plus difficile, disons propice aux bassines, n'est ce pas Michel ? les plus audacieux iront même jusqu'à faire de vrais soleils, comme Max. Pour traverser le lac gelé, il faut bien sûr essayer le pas du patineur et ce n'est pas sans danger pour l'équilibre en fin de journée ! Nous trouvons le refuge un peu au dessus du lac, dans une petite forêt de sapins. La

bâtisse est en pierres de tailles, avec linteaux de bois, une avancée et un perron également en pierre. Nous ne sommes que notre petit groupe, et nous avons vraiment l'impression que la montagne est à nous. Pour monter au dortoir, il y a une échelle de meunier, c'est à dire un poteau avec des barreaux de part et d'autre. Le dortoir est assez grand et nous nous y « étalons ». Les plus malins choisissent les lits proches du conduit de cheminée, mais en fait, il ne fera pas très froid cette nuit. Devant le refuge un igloo assez vaste a été construit. Il est à moitié enterré dans la neige, nous nous y glissons avec Bernard pour constater qu'il a dû être habité puisque nous y trouvons des restes de bougie. Avant le repas, une petite promenade apéritive nous conduit, Jean Pierre, Bernard et moi jusqu'à un petit pont de bois sur une rivière, où nous faisons une séance photos.

Jeudi 15 février

Montée : 925 m. Descente : 710 m

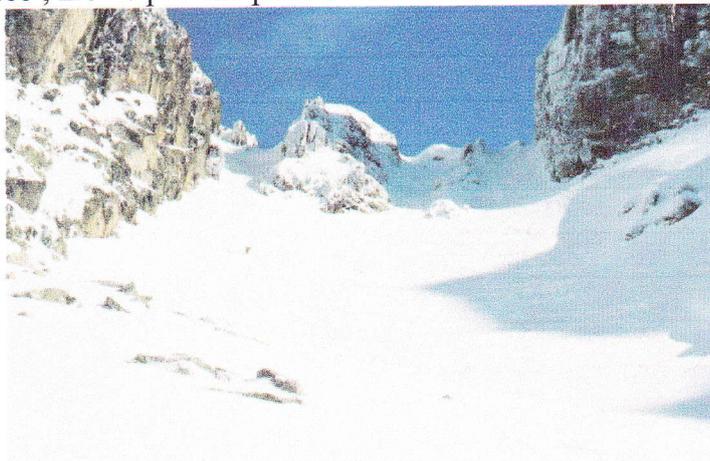
Nous descendons donc au petit pont de la veille, traversons la petite rivière (un petit pont sur une grande rivière, ça aurait pu être dangereux et un grand pont sur une petite rivière, ça aurait été du gâchis : ils sont malins, ces Espagnols !). Nous entamons alors la remontée d'un vallon assez pentu, qui nous conduira au col de Contraix. Il fait très beau. Le ciel est dégagé, la neige froide tient bien sous les skis. La montée commence dans les sapins, qui ici poussent pratiquement jusqu'à 2300 mètres d'altitude. Max filme des isards qui passent juste au dessus de nous, et, bien qu'ils soient tout de même assez loin, la puissance de son zoom lui permet de les avoir en grand sur l'écran. Mais bientôt le rythme ralentit et quelques ennuis techniques nous retardent : Max et Bernard « bottent » beaucoup, et Philippe a cassé un couteau dans le sens de la longueur.



Finallement, nous renonçons au pic que nous devons faire et faisons sécher les peaux au soleil (Max évite de projeter l'ombre de son bâton sur les peaux de Michel !). Max et Bernard prennent des peaux de rechange, Max détord son couteau pour la nième fois (il faudra peut-être les changer un jour, non ?), et nous repartons. Les 20 derniers mètres du col se font à pied. Le col est étroit, et ce qui nous attend de

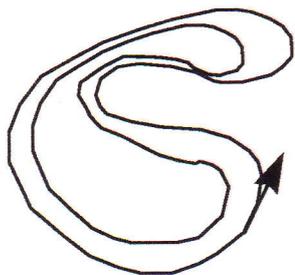
l'autre côté est tout simplement magnifique : un superbe couloir à 40 degrés, 50 centimètres de poudreuse intacte, sans une seule trace ; même pas une patte de lièvre ou un sabot d'isard !

Les moustaches de Philippe s'en redressent, ses yeux pétillent encore plus que de coutume, l'enthousiasme le transforme et le voilà parti dans un style éblouissant ! Michel ne peut plus s'arrêter de parler et de rire, Max retrouve ses jambes de 20 ans, qui ne sont finalement pas si loin, on photographie nos traces, et pour couronner le tout, André nous sort une godille qu'il gardait en réserve depuis des jours, car il attendait une grande occasion.



Un seul regret, tout de même : je n'ai pas osé faire un virage dès le départ, et nous avons dérapé sur une vingtaine de mètres à la sortie du col : mes camarades me le reprochent, et ils ont un peu raison, mais c'était tout de même très profond ! La suite de la descente, dans des petits goulets le long d'un torrent recouvert par la neige est excellente. François saute une corniche, nous sommes tous de vrais gamins. Même les 100 mètres de remontée pour atteindre le refuge de Ventosa nous paraissent sympathiques, tellement la journée et la descente furent « super ».

Comme tous les soirs, nous dînons à 19 heures après avoir pris un bon petit apéritif : pastis ou vin cuit. La soupe traditionnelle de tous les refuges (d'ici et d'ailleurs) semble meilleure aux Pyrénéens (François, Philippe et Jean Pierre), car « il y a du gras » ! Puis viennent des légumes variés (choux, carottes et petits pois). Enfin, on nous sert un plat de confit de canard et pommes de terre rissolées dans la graisse. Du moins, c'est ce que nous croyons deviner « de visu », mais dès la première bouchée, nous devons réviser notre jugement : le plat est excellent, mais son goût n'est pas celui du canard. « C'est de la dinde » disent les premiers, mais la viande n'est pas assez blanche, « de l'autruche » lance un autre, mais ce n'est pas assez rouge et aucun volatil de cette espèce ne nous a survolé cet après midi, en provenance de sa lointaine Afrique. « Du kangourou » propose un autre : c'est déjà plus plausible, car pour ces animaux extraordinaires l'Australie et les Pyrénées se trouvent à quelques bonds, quelques sauts au dessus des océans ! Mais en décortiquant la viande, la vérité apparaît à l'anatomiste qui sommeille en Jean Pierre : nous sommes en présence d'un omoplate. Reste à trouver l'espèce, ce pourrait être du lapin ou du dindonneau. L'hôtelier finalement consulté nous apprend que nous avons mangé de la joue de porc cuisinée avec des pruneaux ; bravo toubib, il est vrai qu'entre un omoplate et un maxillaire la différence est ténue, et, après tout, tu aurais certainement fait un excellent dentiste !.



En guise de punition, et pour remonter un peu le niveau, François décide de nous apprendre l'orientation faute de nous avoir initié au goût culinaire : ça n'a rien à voir, mais il faut bien faire quelque chose. Nous apprendrons donc la méthode de la tangente : il faut supposer qu'on est parachuté dans un secteur donné, à moins qu'on y soit arrivé par temps de brouillard, et nous devons trouver où nous sommes précisément. Nous avons besoin d'un altimètre et d'une boussole. L'altimètre nous donnera la courbe de niveau sur laquelle nous sommes, puis, nous essayons d'avancer en restant à la même altitude : la direction suivie correspond à

la tangente à la courbe de niveau à l'endroit où nous sommes, ce qui permet de nous situer sur cette courbe. En réalité, si la courbe de niveau est un peu compliquée, on pourra trouver plusieurs points, mais on aura déjà bien avancé dans la connaissance du terrain : inutile de dire que cette leçon ne sera pas appliquée, d'abord parce que demain il fera beau, ce qui écarte l'hypothèse du brouillard et puis nous n'avons pas d'avion à notre disposition, ce qui interdit la manoeuvre de largage ; et enfin, on est avec plusieurs marins, mais aucun ne sait piloter un avion !

Vendredi 16 février

Montée : 910 m. Descente : 1330 m

Il fait encore beau ce matin. C'est hélas notre dernière journée ! Nous quittons le refuge à 8 heures pour le Pic de Montarto. La neige est idéale, la montée régulière. Après avoir rencontré quelques petits lacs vides, que nous devons contourner, nous passons une petite épaupe et dominons une vaste étendue plate, qui est un lac de plusieurs centaines de mètres de long. Se croyant sur la banquise, Max se met en position pour débusquer les phoques, à moins que ce ne soit pour chasser l'ours blanc : mais non, il veut simplement filmer la progression de notre petite caravane. Au col du Montarto, le vent s'est levé et la montée au pic nécessite pas mal de conversions.



En haut, nous découvrons l'Aneto, le Mont Calme, le pic Valier, bref toutes le Pyrénées espagnoles et françaises. Nous voyons parfaitement le village que nous allons rejoindre ce soir, qui s'appelle Aste et qui sera notre lieu de séparation (dommage !). Mais il nous reste à faire une *dernière* descente : elle est longue et belle, dans une neige de printemps dont nous profitons à fond. André fait un *dernier* soleil, un des plus beaux du

séjour, Max met dans a boîte ses *dernières* images, nous passons au refuge de Colomers pour lui faire un *dernier* salut, et Michel en profite pour faire son ... *premier* accroc à ses skis de champion : ce Michou, il ne peut rien faire comme les autres...

Nous rejoignons la vallée et retrouvons nos voitures sur le petit parking où nous les avons laissées : les naïades ne sont toujours pas apparues, il faudra revenir pour les chercher car elles sont sûrement là qui se cachent, et cet espoir, qui est bien sûr un rêve de montagne, de soleil, de glisse et d'amitié nous accompagnera toute une année !

Salut les Pyrénées, merci François, de nous avoir si bien guidé, merci Jean Pierre de nous avoir fait découvrir cette si belle région et à bientôt sur les skis, car nos aventures ne sont certainement pas terminées.

Et pour finir certains, font le marché,



d'autres prennent le train

